Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 12 (1879-1882)

Nachruf: Charles-Henri Godet
Autor: Godet, Paul

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHARLES-HENRI GODET

BOTANISTE NEUCHATELOIS

Nous ne pouvons mieux honorer la mémoire de ce vétéran de notre Société et de la Société helvétique des sciences naturelles, qu'en reproduisant dans notre Bulletin la notice biographique que son fils, M. le professeur Paul Godet, président du Club jurassien, a publiée dans le *Rameau de Sapin :*

Charles-Henri Godet est né à Neuchâtel, le 16 septembre 1797. Son âge avancé explique pourquoi, tout en se réjouissant de ce qu'il envisageait comme un progrès, il était cependant resté un homme du passé. Il a fait toutes ses études à Neuchâtel, après quoi il s'est rendu à Zurich, où il a séjourné deux ans, se livrant sous les Hottinger, les Orelli, etc., à l'étude des langues mortes, qu'il a aimées jusqu'à la fin. C'est de là qu'il alla à Hofwyl, le célèbre institut de M. de Fellenberg, où, pendant deux ou trois ans, il professa la langue grecque.

En 1822, il partit pour la Russie comme précepteur des enfants du comte Orlowski, qui habitait en Podolie le château de Maliowsee. Il y resta sept ans, non sans être atteint d'un violent mal du pays ; c'est alors que, ne sachant comment s'en guérir, il imagina de s'occuper d'histoire naturelle. Il découvrit quelque part un vieux livre de botanique et se mit à recueillir les plantes du voisinage et à les étudier que

bien que mal. Cette occupation, à laquelle il s'attacha de plus en plus, le sauva peut-être d'une grave maladie; elle le mit en rapport avec plusieurs botanistes russes distingués et lui procura l'occasion de faire un voyage des plus intéressants.

En effet, en 1828, M. le conseiller d'Etat de Steven, naturaliste distingué, envoyé par le gouvernement impérial pour visiter les établissements russes du Caucase, lui proposa de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée. En route, M. de Steven tomba malade, et mon père continua seul le voyage. Il poussa jusqu'à Derbent, en longeant la majestueuse chaîne du Caucase, dont les sommets couverts de neige s'élèvent à 4600 mètres environ au-dessus des steppes qui s'étendent à leur pied. Ces steppes sont de vastes étendues incultes et stériles, véritables déserts où l'eau est fort rare. On ne pouvait les traverser qu'en mauvaises voitures. A chaque station, on trouvait des chevaux prêts; mais quels chevaux? Des chevaux à demi sauvages qu'on amenait tout ruisselants de sueur et d'écume; ces animaux frémissants d'impatience étaient attelés à la voiture, au nombre de quatre, six, huit, suivant la difficulté de la route, et lorsque chacun était solidement installé, on les lâchait et ils partaient ventre à terre pour ne s'arrêter qu'à la station suivante. Malheur à celui qui ne se tenait pas bien au moment du départ : il était lancé hors de la voiture et n'y rentrait qu'après avoir gagné, comme il pouvait, la station prochaine; c'est ce qui arriva une fois au domestique de mon père et à un certain nombre de paquets de plantes sèches. Un voyage au Caucase n'était pas alors chose facile : la chaleur, le manque d'eau, les moustiques tourmentaient les voyageurs.

On était parfois obligé de se désaltérer au moyen du liquide fangeux recueilli à grand'peine au fond de quelque fossé. Parfois il fallait dormir sous la voiture, seul abri contre la pluie qui tombait; ou bien, si l'on trouvait quelque maison de Tartare, où l'on pût se réfugier, il fallait se coucher sans trop examiner les lieux. Un jour, mon père demanda au maître de la maison s'il ne pouvait pas lui procurer un scorpion [1] : « C'est bien facile, répondit celui-ci. » Alors il s'approcha avec précaution de la paroi, entoura sa main de son mouchoir et ne fut pas longtemps sans attraper un scorpion magnifique. Sur quoi, voyant mon père un peu ému à l'idée de coucher en semblable compagnie : « Ne craignez rien, » lui dit-il, « seulement si, pendant la nuit, vous en sentez un qui se promène sur vous, n'y portez pas la main et il ne vous piquera pas. »

Ajoutez à toutes ces difficultés la guerre qui régnait alors entre les Russes et les Circassiens. Souvent il fallait voyager avec une nombreuse escorte de Cosaques (il y en eut jusqu'à cinquante), et plusieurs fois les voyageurs arrivèrent dans des villages incendiés, dont les ruines fumaient encore.

Après bien des fatigues, mon père atteignit enfin Derbent, ville située au bord de la mer Caspienne. Il aurait voulu pousser plus au sud, jusqu'à Bakou, le pays des adorateurs du feu ; mais le débordement d'un grand fleuve lui barra la route. Il revint donc sur ses pas ; mais en se rapprochant du Caucase, afin de visiter les fameux Bains du Caucase, où se rendent une foule de baigneurs allemands, polonais, ainsi que

[1] C'est le scorpion de Perse, deux fois plus grand environ que celui de l'Europe méridionale.

beaucoup de militaires russes; et après quatre mois de voyage (avril à août) il se retrouvait à son point de départ.

Pendant ce voyage, mon père recueillit surtout des plantes et des insectes. Le soir, une fois arrivé à la station, il s'occupait à sécher ses récoltes botaniques, puis il se rendait dans la campagne ; là, il étendait à terre un grand drap, plaçait une lanterne au milieu et les insectes arrivaient en foule. Alors, aidé de son domestique, il les prenait pour ainsi dire à la poignée et les jetait pêle-mêle dans une cuvette remplie d'esprit de vin; le lendemain, il les piquait. C'est ainsi qu'il se procura une foule de belles espèces, alors nouvelles ou peu connues. S'étant rendu l'année suivante à Paris, pour y diriger l'éducation des fils du comte Jämes de Pourtalès, le célèbre amateur de tableaux et de statues, mon père y apporta sa collection d'insectes. Il fut bientôt en relation avec les premiers entomologistes français, Latreille, le comte Dejean, etc. Ces messieurs étaient avides d'insectes du Caucase, en échange desquels ils donnaient à mon père tout ce qu'il voulait : c'est ainsi que ce dernier a recueilli une très belle collection qu'il a laissée à l'un de ses fils. Il s'occupa alors spécialement d'entomologie et devint membre de la Société entomologique de France, dans les mémoires de laquelle il a publié plusieurs travaux. Plusieurs insectes ont été nommés de son nom par M. Dejean : *Cetonia Godetii* Dej., Russie mérid. ; — *Baris Godetii*, Dej. id. — *Cyrtonota Godetii* Dej., Brésil.

Une des plus belles espèces rapportées par mon père, en assez grande abondance, (quoiqu'il n'en reste plus qu'un exemplaire dans sa collection), c'est le *Procerus*

caucasicus, gros Carabe, du genre de nos «Chevals d'or,» mais au moins deux fois plus grand, et remarquable par de magnifiques reflets d'un bleu azuré. Pour se le procurer, il montrait à de petits Tartares, d'un côté l'insecte en question, de l'autre une pièce d'un kopeck (5 centimes environ). Ces intelligents gamins n'avaient pas besoin d'autre démonstration; ils partaient au galop et quelques moments après revenaient avec des *Procerus.* Comme je l'ai dit, au Caucase, la botanique ne fut pas oubliée. Mon père nous racontait souvent une promenade un peu imprudente (à cause des Circassiens), qu'il avait faite sur un des sommets du Besch-Tau, montagne de 1500 mètres environ, située près de Stavropol. Ses yeux brillaient encore lorsqu'il nous dépeignait le ravissement qu'il avait éprouvé à la vue d'un de ces grands et magnifiques pavots rouges, qu'on cultive dans les jardins sous le nom de Pavot oriental, Pavot à bractées. L'émotion le fit tomber à genoux; malheureusement, à ce même moment, le pied lui ayant manqué, il dégringola le long d'une pente rapide, fermant les yeux, et sans savoir où il s'arrêterait. Il fut enfin retenu à un arbre par sa boîte de botanique, mais le beau pavot n'avait été qu'une vision passagère; il ne le revit plus sur pied.

A Paris, mon père s'occupa aussi de botanique. Il fit entre autres la connaissance du conservateur de l'herbier du jardin des Plantes, M. Spach, l'auteur de plusieurs ouvrages botaniques remarquables, avec lequel il est resté lié jusqu'à sa mort et qui lui a dédié un genre de jolies plantes d'Amérique, de la famille des Oenothéracées, le genre *Godetia.* Ce genre a été définitivement admis, l'année passée, par les botanistes américains. Il contient 17 espèces environ.

Vers 1830, Cuvier vivait encore. Mon père eut le privilège de le voir assez souvent. Il fut l'un de ceux qui, lors de son enterrement, portèrent le cercueil du grand homme. A propos de Cuvier, il rappelait volontiers l'anecdote suivante : Dans ses soirées, où il recevait beaucoup de monde, Cuvier aimait à causer avec les jeunes gens. Un jour, il engagea une conversation sur les insectes avec un jeune naturaliste, qui, d'un ton fort tranchant, exprimait des opinions arrêtées. « Monsieur, lui dit Cuvier, avez-vous jamais disséqué un insecte ? » — « Non, répondit son interlocuteur avec un peu d'embarras. » — « Eh bien ! commencez par en disséquer un, après quoi vous reviendrez et nous pourrons reprendre la conversation. » — Grave leçon donnée à ce jeune homme suffisant et superficiel, et à tous ceux qui partagent avec lui ses défauts. Mon père connut aussi à Paris les savants Audouin, Boisduval, Milne-Edwards, alors jeunes et pleins d'avenir, mais surtout le bon Latreille. Dans la collection dont j'ai parlé, il existe un petit insecte, donné par Latreille lui-même et qui est intéressant, parce que cet insecte est un de ceux qui ont sauvé la vie au savant entomologiste. Lors de la Terreur, Latreille avait été tout à coup arrêté et mis en prison ; ses amis ignoraient où il était, et il n'avait aucun moyen de le leur faire savoir, car on lui défendait absolument d'écrire une lettre. Alors Latreille eut une idée. Il attrapa dans sa prison de petits insectes, il les piqua, les mit dans une boîte, et pria le concierge de la faire parvenir à l'un de ses amis qu'il lui désigna. Le geôlier, qui n'avait d'ordre que pour les lettres, y consentit. Peu de temps après, Latreille était relâché, grâce aux démarches de ses

amis, auxquels la vue des insectes avait révélé ce qu'ils devaient savoir.

A Paris, mon père fit aussi la connaissance de M. de Humboldt, l'auteur du Cosmos, qui allait partir pour l'Amérique avec M. Bonpland. Le premier lui proposa de l'accompagner, mais les circonstances s'y opposèrent. Il devait, en effet, se rendre avec ses élèves à Berlin, pour y suivre les cours de l'Université.

En 1833, il fit avec eux un beau voyage à l'île de Rügen et en Suède; ils poussèrent jusqu'à Falun où ils visitèrent les mines si riches en minerais de toute sorte et qui rendent cette localité célèbre. A Upsal, mon père alla faire visite à la fille de Linné, qui était alors très âgée et qui le reçut fort bien. Ce ne fut pas sans émotion qu'il vit la demeure de Linné et son jardin botanique, et qu'il cueillit un rameau de tilleul que l'illustre botaniste avait planté de sa propre main, et un exemplaire de la gracieuse plante qui porte le nom de *Linnea*.

De retour au pays, en 1834, mon père commença à travailler à sa *Flore du Jura,* qui ne parut que vingt années plus tard (en 1854), précédée d'une *Enumération des plantes vasculaires du Jura suisse et français*, et suivie en 1869 d'un *Supplément*. Cette Flore a reçu les suffrages des botanistes suisses et étrangers, qui, comme on peut le voir par de nombreuses lettres, louent la conscience du travail, la clarté des description, l'exactitude des données. Elle lui valut du roi de Prusse une médaille d'or; elle fut récompensée d'une médaille de bronze à la grande exposition qui eut lieu à Berne en 1857. C'est grâce à sa Flore qu'il a noué des relations avec tous les botanistes suisses,

entre autres avec M. Oswald Heer, qui lui a dédié un chêne fossile : le *Quercus Godeti*, et avec les principaux botanistes européens et autres ; c'est grâce à elle aussi qu'en 1877, il fut appelé comme membre du jury à la grande exposition horticole de Florence.

En 1839, mon père avait été nommé Inspecteur des Etudes, poste qu'il occupa jusqu'en 1848. Pendant cette période, il fut un des fondateurs de la Société d'horticulture et du Jardin botanique, qu'il dirigea pendant bien des années. Lorsque M. le professeur Agassiz partit pour l'Amérique, il fut remplacé d'abord par M. Hollard, puis par mon père, dont les cours furent suivis par bien des élèves, à beaucoup desquels il a inspiré le goût des sciences naturelles et dont plusieurs sont devenus ses amis. Il a fait longtemps partie de la commission administrative du Musée d'histoire naturelle, dont il a arrangé avec soin les collections botaniques. En 1859, il devint bibliothécaire de la ville de Neuchâtel, et il le fut jusqu'en 1876. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupa surtout des roses de la Suisse, dont il a réuni une fort belle collection, et à l'une desquelles M. Grenier (l'auteur de la Flore française) a donné son nom (*Rosa Godeti*. Gren. Voir *Rameau de Sapin*). L'herbier que laisse mon père contient environ 27000 espèces de plantes. Mais je dois insister encore sur un point et mentionner un trait de caractère, sans lequel le portrait que j'ai cherché à faire de mon père ne serait pas complet : Son amour pour l'histoire naturelle n'était qu'une partie de celui qu'il portait à la nature en général. Toutes les années, il faisait un voyage dans les Alpes, afin de se retremper, pour ainsi dire, dans l'air vivifiant de la montagne. Oh ! qu'il était heureux

dans ces hauteurs où n'arrivent plus les vains bruits de la terre, au pavillon du glacier de l'Aar, par exemple, en face de ces admirables cimes colorées par le soleil couchant, sur une pelouse émaillée de fraîches fleurs alpines. Qu'il aimait le Grimsel, lieu cependant bien sauvage et bien peu attrayant, avec ses montagnes où ne croît aucun arbre, ses rochers d'un gris uniforme, son lac noir comme de l'encre, mais où il trouvait d'un côté une flore charmante, et de l'autre, la cordiale hospitalité du « papa Zippach. » Il eut plusieurs fois l'occasion de s'y rencontrer avec MM. Agassiz et Desor, occupés alors de leurs études sur les glaciers. Une fois même il les accompagna au glacier de l'Aar où, pendant la nuit, ils essuyèrent une épouvantable tempête, très imparfaitement protégés par le gros bloc, auquel on avait donné le nom d'Hôtel des Neuchâtelois.

Quelques semaines avant sa mort, mon père avait encore pu faire une course à Interlaken et au Beatenberg. Là, il lui fut donné de revoir encore ses chères Alpes dans toute leur splendeur. En face de ce spectacle, il s'écria : « Qu'elles sont belles! mais c'est la dernière fois que je les vois. »

Cher Monsieur, je termine en vous demandant pardon d'avoir été si long; je crains d'avoir un peu abusé de la patience de vos lecteurs. L'amour filial sera mon excuse. Permettez-moi, cependant, de finir par ces mots d'une lettre de M. le professeur Schimper, de Strasbourg :

« Votre père était de ceux pour qui la science n'est pas seulement une affaire de savoir, mais aussi un besoin du cœur; pour lui, la botanique était une science aimable et pleine de poésie. » A ces paroles

si vraies, j'ajouterai un vœu : Puisse notre jeunesse comprendre de plus en plus cette poésie de la science de la nature; puisse-t-elle entrevoir combien cette étude peut parler au cœur et à l'intelligence, comme elle peut être une ressource dans les moments où la vie paraît déserte, si du moins on sait y voir autre chose que l'œuvre inconsciente d'un aveugle hasard.

Neuchâtel, 31 décembre 1879.

Paul Godet, prof.

FRÉDÉRIC FAVARGER

(1800-1879)

Permettez-moi, Messieurs, de consacrer dans notre Bulletin quelques lignes à la mémoire d'un homme qui n'a pas beaucoup fait parler de lui, mais qui n'en mérite pas moins notre estime et notre admiration, et qui est resté, jusqu'à sa fin, dévoué à la cause de l'histoire et de la connaissance de la nature.

En effet, parmi les Neuchâtelois qui ont le plus contribué à enrichir, par des dons en nature et en argent, notre Musée d'histoire naturelle, Frédéric Favarger a droit à notre reconnaissance, comme Ch.-J. La Trobe, Ch. Jeanneret, et tant d'autres. Aussi voyons-nous, vers 1840, la Société des sciences naturelles lui décerner le titre de membre honoraire.

Frédéric Favarger naquit à Neuchâtel en mai 1800.